

DANIEL LEE

Le fauteuil
de l'officier SS



« Une enquête passionnante. »

Annette Wiewiorka

LIANA LEVI



piccolo

HISTOIRE



Des documents enfouis dans un fauteuil pendant soixante-dix ans peuvent transformer un historien en détective, surtout s'ils sont estampillés de la croix gammée. Le nazisme est un sujet que Daniel Lee maîtrise, pourtant le nom du propriétaire de ces papiers lui est inconnu. Lorsqu'il décide de retracer son itinéraire, il découvre qu'il s'agit d'un officier SS qui, dans les années 1930, a exercé comme juriste à l'hôtel Silber, quartier général de la Gestapo à Stuttgart. Peu à peu se dessine le parcours de cet homme, qui a sillonné la France, puis l'Ukraine au sein de la Wehrmacht. Son rôle et sa responsabilité dans la machine criminelle du Troisième Reich se précisent au fil de cette étonnante chronique du quotidien d'un « nazi ordinaire », dont ses deux filles ignoraient tout. Une quête acharnée de la vérité qui est aussi un puissant révélateur des non-dits et des silences familiaux du narrateur.

DANIEL LEE est un historien de la Seconde Guerre mondiale, spécialiste de l'histoire des Juifs de France et de l'Afrique du Nord pendant la Shoah. Il est professeur d'histoire contemporaine à l'université Queen Mary de Londres.

« Totalemment captivant. » Philippe Sands

« Une remarquable analyse historique. » *Historia*

Le fauteuil de l'officier SS
Sur les traces d'un nazi ordinaire

Daniel Lee

Le fauteuil
de l'officier SS

Sur les traces d'un nazi ordinaire

*Traduit de l'anglais
par Pierre Reignier*

LIANA LEVI  piccolo

*À la mémoire de Ryszard Seidenros, 1930-1942,
qui subit le même destin qu'un million et demi d'innocents
enfants juifs assassinés pendant la Shoah.*

Les personnages

Walter Bertsch – ministre de l'Économie et du Travail du protectorat de Bohême-Moravie ; il recrutera Griesinger pour l'avoir auprès de lui à Prague.

Rudolf Bilfinger – travaille comme juriste avec Griesinger, à la Gestapo de Stuttgart, avant d'être nommé à l'Office central de la sécurité du Reich (RSHA).

Karl Hermann Frank – important responsable nazi de la région des Sudètes qui, en 1939, deviendra secrétaire d'État du protectorat de Bohême-Moravie, puis contrôlera dans les faits le territoire après que Wilhelm Frick en sera nommé *Reichsprotektor* en août 1943.

Adolf Griesinger – père de Robert Griesinger, né à La Nouvelle-Orléans en 1871.

Albert Griesinger – frère cadet de Robert Griesinger.

Gisela Griesinger (née Nottebohm) – épouse de Robert Griesinger, née à Hambourg en 1912.

Irmela Griesinger – épouse de Jochen Griesinger.

Jochen Griesinger – fils d'Albert, neveu de Robert Griesinger.

Lina Griesinger (née Johns) – grand-mère de Robert Griesinger, née à La Nouvelle-Orléans en 1848.

Robert Arnold Griesinger – juriste, officier SS et cadre au ministère de l'Économie et du Travail dans Prague occupée par les nazis.

Robert Griesinger père – grand-père de Robert Griesinger, né à Stuttgart en 1841.

Wally Griesinger (née Passmann) – mère de Robert Griesinger, née à Duisbourg en 1884.

Joachim Grosser – fils de Gisela d'un premier mariage; beau-fils de Robert Griesinger.

Wilhelm Harster – chef adjoint de la Gestapo de Stuttgart; servira plus tard aux Pays-Bas comme chef de la police de sûreté et du *Sicherheitsdienst* (SD).

Mme Helmichova – voisine tchèque de Wally Griesinger, que cette dernière enverra à Prague après la guerre pour s'enquérir du destin de Robert.

Alfred Hugenberg – magnat de la presse et chef du Deutschnationale Volkspartei (DNVP), parti nationaliste; en 1933 il sert quelques mois dans le premier cabinet Hitler.

Jana* – propriétaire actuelle du fauteuil dans lequel ont été découverts les papiers de Griesinger.

Paul Emile Johns – père de Lina Griesinger, né à Cracovie (alors ville de l'empire autrichien) en 1798 ou 1800; plus tard compositeur et musicien à La Nouvelle-Orléans.

Jutta Mangold (née Griesinger) – fille aînée de Robert Griesinger, née en janvier 1937.

Friedrich Nottebohm – oncle de Gisela; emprisonné aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, il verra ensuite son cas porté devant la Cour internationale de justice à La Haye.

Barbara Schlegel (née Griesinger) – fille cadette de Robert Griesinger, née en décembre 1939.

Walter Stahlecker – chef de la Gestapo de Stuttgart, puis plus tard commandant de l'*Einsatzgruppe A*; tué

* Le nom de cette personne a été modifié par souci de confidentialité.

au combat par des partisans soviétiques, ses obsèques auront lieu au château de Prague en mars 1942.

Ingeborg Venzmer (née Nottebohm) – sœur de Gisela.

Veronika* – fille de Jana.

Konstantin von Neurath – premier ministre des Affaires étrangères d'Hitler ; frère de Robert Griesinger au Corps Suevia Tübingen ; nommé premier gouverneur de Bohême-Moravie par Hitler en mars 1939.

Hans von Watter – frère de Robert Griesinger au Corps Suevia Tübingen, il deviendra plus tard chef de district à Prague.

Mais je pense que, le temps passant, les enfants des individus qui n'étaient pas tout à fait au sommet ont vécu des moments bien plus difficiles que nous : ils restaient entourés de silence et de mensonge. Dans notre monde, après la guerre, les mensonges étaient impossibles, nous savions de quel bord étaient nos pères. Tout ce que nous avions à faire, c'était de regarder, de lire et d'écouter, et d'accepter la vérité.

Témoignage du fils de Martin Bormann¹.

Préambule

Pour la plupart des habitants de Stuttgart entamant leur journée de travail ce vendredi 6 mars 1936, le week-end s'annonçait tranquille. L'atmosphère, dans la capitale de l'État de Wurtemberg, avait beaucoup changé par rapport à ce qu'elle avait été quelques semaines plus tôt, pleine d'énergie et d'enthousiasme, durant les Jeux olympiques d'hiver¹. Aux dirigeants nazis, ces Jeux avaient offert une première occasion d'afficher devant le monde entier leur spectaculaire réussite économique. L'événement devait aussi faire taire, espérait-on, les rumeurs de répression contre les opposants politiques et les Juifs dans la nouvelle Allemagne d'Hitler. Les visiteurs étrangers s'en allaient pourtant à peine, après la cérémonie de clôture, que les inscriptions antisémites avaient réinvesti l'espace public à la place des décorations festives.

Les cinq juristes en poste à la section IIIc de la police du Wurtemberg n'avaient rien de particulier à attendre, eux non plus, de ce week-end de mars nuageux et maussade. Le soir approchant, comme les machines à écrire et les sonneries des téléphones se taisaient peu à peu, Walter, Wilhelm, Kurt, Rudolf et Robert quittèrent leur bureau du premier étage de l'hôtel Silber, un imposant bâtiment néo-Renaissance proche du Vieux château,

au centre de la ville souabe. Mais le week-end devait se révéler tout sauf ordinaire. Le samedi au matin, transgressant clairement les termes du traité de Versailles, Hitler lança une opération spectaculaire – et illégale – de remilitarisation de la Rhénanie. En tant qu’hommes de loi, les cinq de la section IIIc allaient devoir réfléchir à d’éventuelles représailles juridiques contre l’Allemagne, et aux conséquences de cette réoccupation sur les relations diplomatiques multilatérales. Ils auraient donc beaucoup plus à se dire que d’habitude lorsqu’ils se retrouveraient au bureau le lundi.

Le petit groupe soudé qu’ils formaient ensemble travaillait à l’écart des deux cents autres fonctionnaires de l’hôtel Silber². Ils avaient tous les cinq un peu moins ou un peu plus de trente ans, trois d’entre eux avaient fait leur droit à la prestigieuse université de Tübingen, et, à l’exception de Kurt Diebitsch, ils n’avaient rejoint la section IIIc que depuis l’accession au pouvoir des nazis quelques années auparavant. Ils se fréquentaient, avec leurs familles, en dehors du cadre professionnel rigide de l’hôtel Silber. En février ils avaient fêté les noces de Robert Griesinger, le plus jeune et le moins gradé d’entre eux, un grand garçon aux cheveux bruns, toujours bien habillé, qui avait enfin épousé sa dulcinée, originaire de Hambourg, après des fiançailles un peu trop prolongées.

La section IIIc de la police était un acteur déterminant, depuis le printemps 1933, de l’enracinement et du développement du nazisme à Stuttgart. De fait, il ne s’agissait pas d’une force de police conventionnelle. L’hôtel Silber abritait le quartier général de la police politique de l’État de Wurtemberg, déjà plus connue

par un acronyme familier : Gestapo. Sous le règne des nazis, la police politique du Wurtemberg occupait la totalité du bâtiment, soit cent vingt chambres sur six étages. Au sous-sol se trouvaient les salles de tortures tristement célèbres de la Gestapo. Aujourd'hui encore, certains Stuttgartois âgés, marqués par les récits terrifiants qu'ils ont entendus jadis sur ce qui se passait dans ce sous-sol, évitent d'emprunter la Dorotheenstrasse. C'était Walter Stahlecker, un homme mince, aux lunettes rondes à monture d'acier, aux cheveux clairsemés mais soigneusement peignés en arrière, qui dirigeait la police politique du Wurtemberg. Plus tard il commandera l'*Einsatzgruppe A*, une unité d'extermination mobile responsable pendant la guerre de l'assassinat de centaines de milliers de Juifs dans les pays baltes. Son adjoint, Wilhelm Harster, un blond plus corpulent, servira un jour aux Pays-Bas comme chef de la police de sûreté et du *Sicherheitsdienst* (SD) – le service de renseignement et de sécurité de la *Schutzstaffel* (SS) –, où il jouera un rôle clé dans la déportation de plus de cent mille Juifs. Pendant que Stahlecker marchera à travers la Baltique et que Harster pourchassera les Juifs aux Pays-Bas, Rudolf Bilfinger, qui, en 1936 à Stuttgart, n'était encore qu'administrateur subalterne, restera en Allemagne pour devenir responsable du groupe Organisation et Droit à l'Office central de la sécurité du Reich (RSHA). Proche d'Adolf Eichmann, Bilfinger sera aussi, en 1942, l'un des architectes juridiques de la Solution finale³. Plus tard il sera nommé chef de la police de sûreté et du SD à Toulouse.

Si les noms de ces trois hommes apparaissent dans les études sur la Seconde Guerre mondiale, on ne peut

en dire autant ni de Kurt Diebitsch, le quatrième juriste, qui sera tué pendant l'invasion de l'URSS en 1941, ni de Robert Griesinger, le jeune époux et cinquième membre de la section IIIc, qui finira la guerre comme expert juridique dans un ministère de Prague occupée.

Le nazisme a eu un impact dévastateur sur le monde et, trois quarts de siècle plus tard, il continue de nous fasciner. Mais la plupart d'entre nous ne connaissons les noms que d'une poignée de nazis – ceux de l'entourage d'Hitler. Que savons-nous d'hommes comme Diebitsch et Griesinger, qui jusqu'à aujourd'hui ont échappé à l'attention des cinéastes, des documentaristes et des écrivains? Ces nazis de second plan sont doublement invisibles: ignorés par les historiens, oubliés ou même délibérément refoulés dans la mémoire de leurs descendants encore en vie. La tâche ardue consistant à identifier certains personnages mineurs du régime, puis, dans un second temps, à comprendre comment ils ont vécu, les sentiments qui les ont animés, est importante pour ce qu'elle nous révèle sur le consentement et le conformisme sous l'empire de la croix gammée. Faire resurgir ces voix perdues du passé nous permet de poser de nouvelles questions sur la responsabilité, la faute et la manipulation. Elles nous ouvrent des perspectives auparavant négligées sur la montée du nazisme et sur les rouages de l'appareil nazi.

Ce livre entremêle deux histoires. D'un côté, celle de la vie de ce jeune juriste, Robert Griesinger. De l'autre, celle de la découverte de cette vie – au travers de toute une série de coïncidences, de recherches, d'entretiens impromptus, de mythes familiaux, d'oublis parfois inconscients et parfois volontaires, d'impasses aussi – et

du retentissement que certaines révélations troublantes ont pu avoir sur les descendants de Griesinger. La première histoire m'intéresse pour ce qu'elle permet de découvrir sur le fonctionnement au jour le jour de l'Allemagne nazie. Je suis personnellement impliqué dans la seconde, car mon enquête sur Griesinger m'a conduit à rencontrer (entre autres interlocuteurs) ses deux filles, Jutta et Barbara, nées respectivement en 1937 et 1939, qui m'ont livré leurs souvenirs, puis, à leur tour, m'ont considéré comme une source d'information sur ce père décédé pendant leur enfance et dont l'absence a pesé sur leur vie tout entière. « Vous ressemblez beaucoup à votre père ! » ai-je dit tout de go à Jutta lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois. Barbara, sa cadette, tient quant à elle de leur mère.

Nous en savons encore bien trop peu sur les fonctionnaires de second plan durant les années 1930 et 1940, et l'histoire de Griesinger nous aide à mieux comprendre comment le règne du nazisme a pu advenir⁴. Les fanatiques et les assassins célèbres du régime n'auraient pas existé sans les innombrables agents qui faisaient fonctionner l'État, rédigeaient rapports et ordres de mission, et côtoyaient aussi dans leur vie privée les victimes potentielles du régime en qui ils instillaient la peur et la menace constante de la violence. Le cas Griesinger révèle aussi qu'il est compliqué de caser les individus dans les catégories généralement appliquées à l'expérience vécue par le peuple allemand sous le nazisme⁵. Le jeune juriste n'était ni un nazi haut placé, ni l'un de ces subordonnés chargés de superviser la mise en œuvre

de la Solution finale – tous ceux dont la notoriété leur a assuré de passer à la postérité. En même temps, le fait qu’il ait servi dans la Gestapo l’exclut aussi de la catégorie des «Allemands ordinaires», où l’on regroupe souvent tous ceux qui, s’ils n’étaient pas opposants politiques, Juifs, Roms, handicapés, Noirs ou homosexuels, pouvaient prétendre à avoir leur place dans le Reich de mille ans. Après tout, pour que Griesinger travaille jour après jour à l’hôtel Silber jusqu’au printemps 1936, il fallait bien, au minimum, qu’il adhère d’une façon ou d’une autre au programme nazi.

Le récit que je déroule dans ces pages montre comment les fonctionnaires subalternes du nazisme ont peut-être vécu à l’intersection de deux mondes : l’un constitué des célèbres hauts dirigeants du régime, l’autre rempli par la population allemande ordinaire⁶. De nombreux bureaucrates, tout en acquérant par leur travail une connaissance intime de la structure et de l’envergure du Troisième Reich, et se trouvant même parfois en contact avec certains de ses protagonistes de premier plan, partageaient les lieux de vie et interagissaient quotidiennement avec le gros de la population visé par la nouvelle législation du régime. Griesinger n’était pas un Allemand ordinaire : c’était un nazi ordinaire. Dans leurs rôles de serviteurs de l’État, lui et des dizaines de milliers d’hommes et de femmes de second rang – agents de la Gestapo, auxiliaires de la SS et de la *Sturmabteilung* (SA), membres du parti, ainsi que fonctionnaires de l’administration, juges, enseignants et employés du gouvernement – avaient le pouvoir de façonner l’existence de leurs voisins et de la communauté dans son ensemble.

Le parcours de Griesinger nous permet de comprendre ce que la montée du nazisme a pu signifier au niveau individuel. En cessant de considérer le peuple allemand comme une masse indivisible, pour examiner au contraire l'existence d'un seul homme, nous découvrons comment de denses réseaux de relations interpersonnelles et professionnelles ont permis à un nouveau modèle d'organisation sociale de s'implanter et de s'épanouir dans le Wurtemberg, un État allemand auparavant connu pour sa longue tradition parlementaire, son ouverture d'esprit et son aversion pour l'extrémisme politique.

Les informations sur Griesinger sont limitées, dans les archives, en partie à cause de la destruction – volontaire ou accidentelle – des dossiers de l'administration allemande au terme de la guerre. Et les documents qui subsistent donnent de sa personne une image incolore, réduite à sa trajectoire professionnelle et aux grandes lignes de l'organisation de sa vie familiale. J'ai voulu savoir comment il passait ses soirées, les films qu'il allait voir, les mets qu'il appréciait, ce qu'il lisait à ses filles. Prendre connaissance de ces choses, je le pressentais, me révélerait quelque chose de fondamental au sujet des acteurs de la violence nazie qui a anéanti ma propre famille et d'innombrables autres. Sans jamais cesser de me demander ce qu'il pouvait avoir fait ou vu à tel endroit, à tel moment, j'ai ratissé plus large, quand les renseignements tangibles et précis manquaient, pour voir Griesinger émerger par petites touches à travers les vies des autres personnages avec lesquels il partage ces pages.

Fragments éparpillés d'une famille brisée par les traumatismes de la guerre, ses deux filles se fréquentent

à peine depuis plusieurs décennies. Mais mon enquête a aussi révélé d'autres pistes, d'autres liens, d'autres interlocuteurs. Des ancêtres inattendus à La Nouvelle-Orléans. Le neveu de Griesinger, Jochen, qui vit à Stuttgart, avec sa femme Irmela, dans la maison « historique » de la famille – où se trouve encore le mobilier qu'a connu Griesinger enfant. La fille de la femme tchèque que Griesinger employa comme bonne à Prague. La petite-fille de ses voisins juifs de Stuttgart, qui furent déportés à Auschwitz. Dans cette perspective, Griesinger le « nazi ordinaire » est défini autant par son absence que par ses rapports à autrui – un espace vide dans un tableau grouillant de personnes qui ont partagé son existence.

Chapitre 1

Un certain fauteuil

Pourquoi Griesinger? Il est entré dans ma vie à l'improviste. En 2011, j'ai achevé une thèse d'histoire dans laquelle je me penchais sur la vie des Juifs dans la France de Vichy. Quelques semaines après y avoir mis un point final, je suis parti m'installer à Florence pour poursuivre des recherches dans une université. Peu après mon arrivée, j'ai invité un certain nombre d'amis et de collègues à dîner. La vidéo amateur montrant les derniers instants de la vie du colonel Kadhafi venait d'être diffusée sur Internet : alors que la soirée commençait, plusieurs de mes hôtes se réunirent sur le canapé pour regarder le petit film sur l'écran d'un téléphone. C'est à ce moment-là que je fis la connaissance de Veronika¹. Elle était venue avec une amie commune qui m'avait appelé dans la journée pour me demander si elle pouvait amener quelqu'un qui souhaitait me rencontrer. Veronika, une Hollandaise de grande taille, proche de la trentaine, s'installait elle-même tout juste à Florence pour entamer un doctorat en droit. «Je suis tellement contente d'avoir l'occasion de parler avec un historien de la Seconde Guerre mondiale, me dit-elle. J'aimerais avoir tes conseils

pour quelque chose qui vient *tout juste* d'arriver à ma mère. »

Lorsqu'ils apprennent que je suis un historien spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, les gens me racontent souvent les histoires de leurs propres familles – les grands-mères entrées dans la Résistance française, les oncles partis se cacher, les proches envoyés en camp de concentration. J'ai entendu quantité d'anecdotes de ce genre, au fil des années, et elles ont toutes quelque chose d'unique. Mon travail donne aux gens l'occasion de ressortir et d'épousseter ces souvenirs comme de précieux héritages de famille dignes d'être exhibés. Cette fois, cependant, il s'agissait d'un événement survenu récemment dans la vie de la mère de Veronika. La formulation astucieuse de sa phrase aiguillonna tout de suite ma curiosité.

Veronika commença à me parler d'un certain fauteuil que Jana, sa mère, qui était âgée d'un peu plus de soixante ans, avait récemment déposé chez un tapissier d'Amsterdam pour le faire restaurer². Lorsqu'elle était retournée à l'atelier quelques jours plus tard afin de récupérer le siège, l'artisan lui avait déclaré tout net qu'il refusait de travailler pour une famille de nazis. Stupéfaite, Jana l'avait alors vu lui tendre une liasse de documents de l'époque de la guerre qu'il avait découverts à l'intérieur de l'assise du fauteuil. Il en avait conclu que la dame qui avait commandé cette restauration était la fille d'un nazi répondant au nom de Robert Griesinger – l'homme mentionné sur tous les papiers de la liasse. Ce Griesinger, selon le tapissier, avait sans doute fait souffrir la population hollandaise, et peut-être même directement sa propre famille, pendant la guerre. Il refusa de croire Jana quand elle lui expliqua

qu'elle ne reconnaissait ni le nom de Griesinger ni ces documents, et ignorait tout à fait comment ils avaient pu aboutir à l'intérieur de son fauteuil.

D'après l'histoire que Veronika me raconta ce soir-là, il n'était pas évident que Griesinger eût été un nazi. Pendant la guerre les papiers d'identité d'absolument tout le monde – même ceux des Juifs – étaient tamponnés de la croix gammée. Veronika expliqua qu'elle avait eu le fauteuil dans sa chambre dès son plus jeune âge. Tout au long de son enfance et de son adolescence, elle s'y était chaque jour assise pour faire ses devoirs. « Je n'arrive pas à me sortir de la tête que pendant tout ce temps, sans en avoir la moindre idée, j'étais *littéralement* assise sur des documents officiels nazis, me dit-elle. Maintenant j'ai absolument besoin de savoir qui était cet homme, et comment ses papiers ont abouti dans le fauteuil de ma mère. »

Dès le lendemain, je téléphonai à Jana à Amsterdam pour en apprendre un peu plus. Elle me fit part du peu de choses qu'elle savait au sujet des mystérieux documents, et accepta de me les envoyer par la poste à Florence. Le fauteuil, s'avérait-il, n'était pas un meuble de famille. « Ce tapissier qui m'a accusée d'avoir un père nazi ne savait pas ce qu'il racontait, dit-elle. Parce que ni le fauteuil ni cet Allemand ne se trouvaient aux Pays-Bas pendant la guerre. Je ne suis pas hollandaise, voyez-vous, et le fauteuil non plus. Je suis tchèque. »

Assis à ma table de travail à Florence, le téléphone en mode mains libres, j'écoutais Jana en prenant fébrilement des notes. Le fauteuil, découvris-je, avait fait un long périple avant d'aboutir dans la chambre de Veronika à Amsterdam. « Il est entré dans ma vie en 1968, au moment où j'ai commencé mes études à l'université Charles de Prague. » Comme des générations de jeunes

gens dans cette situation, Jana dut chercher de quoi meubler sa chambre d'étudiante à peu de frais. Elle se rendit un jour dans une zone de la Vieille Ville où se trouvaient de nombreuses boutiques d'artisanat et de meubles d'occasion. Jana se rappelait en avoir exploré beaucoup sans rien trouver d'intéressant. « J'avais presque décidé de renoncer, quand un petit magasin a attiré mon attention à l'angle des rues Celetná et Králodvorská. » Ce fut là qu'elle tomba sur le fauteuil. « C'était exactement le genre de siège que j'avais en tête. Je l'ai acheté sans hésiter. » Jana ne se souvenait pas de son prix, mais elle était certaine qu'il ne pouvait pas avoir été très élevé. Elle précisa que le magasin avait fermé depuis lors. Le fauteuil, me dit-elle aussi, avait une structure en bois teinté au brou de noix, un dossier en rotin et une assise rembourrée. Il n'était pas lourd, précisa-t-elle, et plutôt fait pour un salon ou une pièce à vivre que pour un bureau.

Au début des années 1980, Jana obtint des autorités communistes la permission de quitter la Tchécoslovaquie, avec la famille qu'elle avait commencé à fonder, pour s'installer de façon définitive aux Pays-Bas. Cependant elle ne fut autorisée à emporter dans le train qu'un nombre limité d'affaires personnelles. Si elle accepta de laisser quantité de choses derrière elle à Prague, elle ne put se résoudre à se séparer du fauteuil. « Il me rappelait tellement l'époque de mes études, quand j'avais si peu de choses, et mes premières années de jeune maman ! » Toute sa vie adulte elle avait eu ce fauteuil, elle le possédait même depuis plus longtemps que tout autre meuble, et il l'avait suivie chaque fois qu'elle avait déménagé. Sur d'innombrables photographies et films de famille, effectivement, on distingue en arrière-plan le fidèle fauteuil. Alors que notre

conversation touchait à sa fin, Jana ajouta avec quelque émotion : « Quand je regarde toutes ces photos où nous sommes là, à sourire à l'objectif, ça me glace les sangs de penser que nous étions sans le savoir à côté d'une cache de documents couverts de croix gammées. »

Cette découverte avait beaucoup troublé Jana. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que son cher fauteuil avait eu un passé avant qu'elle ne l'achète, ou qu'une autre personne avait pu avoir, comme elle, de l'affection pour lui. Elle se sentait presque trahie. « Cela peut paraître idiot, mais maintenant, chaque fois que je le regarde, j'imagine ce nazi assis dessus. » Jana voulait à tout prix en apprendre davantage sur Robert Griesinger, mais le fauteuil – son unique témoin – soulevait davantage de questions qu'il n'apportait de réponses.

Durant les années qui ont suivi cette conversation, le fauteuil de Jana m'a beaucoup occupé l'esprit. Je tenais absolument à percer ses secrets. J'ai donc commencé à remonter la piste de son histoire. Ce faisant, j'ai de mieux en mieux saisi différents aspects de la personnalité de Griesinger, de sa vie sous le nazisme, des raisons de sa disparition aussi. J'ai été souvent fasciné de constater comment, chaque fois que je découvrais une information intéressante et en tirais le fil, de nouvelles pistes s'ouvraient devant mes yeux, totalement inattendues, qui m'obligeaient à m'interroger sur ce que je croyais savoir de notre relation avec le passé. Le mystère de ces documents cachés stupéfiait les archivistes et les spécialistes de la période aussi bien que les membres de la famille de Griesinger, et il me valut du coup un accès privilégié à des documents, des photographies et des témoignages privés, intimes, qui me seraient autrement restés hors de portée. En de nombreuses occasions,



Le fauteuil



L'un des passeports de Griesinger

néanmoins, mon intérêt un peu obsessionnel pour le fauteuil, ce portail sur les secrets de Griesinger, céda le pas à l'agacement. J'étais contrarié par les silences, les bizarreries et les impasses que je rencontrais si souvent. Ce qui suit n'est pas seulement l'histoire d'un nazi ordinaire, c'est aussi le récit d'une quête d'historien avec toutes les circonvolutions, les frustrations et les révélations qu'une telle entreprise peut supposer.

Une semaine après ma conversation téléphonique avec Jana, je reçus un paquet des Pays-Bas. Il renfermait un méli-mélo de documents de différentes formes, couleurs et tailles. Certains assez lourds, tandis que d'autres n'étaient que de simples feuilles de papier jauni aux bords abîmés. Plusieurs de ces feuilles étaient trouées : elles avaient toutes le même trou au pourtour crénelé, de la taille d'une empreinte de pouce à peu près. Levant l'une d'elles à la lumière, je suivis le trou avec la pointe de mon index en m'interrogeant sur son origine. Peut-être ces feuilles s'étaient-elles trouvées un peu trop près d'un des ressorts métalliques du fauteuil ? ou bien était-ce une souris qui avait réussi à s'introduire dans le coussin, par-dessous, pour grignoter le papier ? L'un après l'autre, je disposai avec précaution les fragiles documents sur mon bureau en les classant par ordre chronologique. Le premier datait de 1933, le dernier de 1945. Tous étaient au nom d'un certain « Dr Robert Arnold Griesinger ». L'homme n'était pas médecin, mais docteur en droit. Il était né à Stuttgart en 1906. En mars 1943, il était haut fonctionnaire de l'État nazi dans Prague occupée. Était-il membre du parti ou de quelque autre organisation national-socialiste ? Rien ne l'indiquait.

J'examinai avec attention les photographies de Griesinger. Sur chacune, il portait un complet de couleur claire – jamais le moindre uniforme. Avec son visage aux traits affirmés et expressifs, et ses cheveux coiffés en arrière, il était bel homme. Détail qui m'intrigua tout de suite, une cicatrice lui barrait la mâchoire au bas de la joue gauche. Ces documents avaient de toute évidence été sélectionnés avec soin avant d'être dissimulés dans le fauteuil. On y trouvait des passeports émis pendant la guerre, des obligations de guerre, des titres non encaissés de Bourse, des actions de compagnies de câbles télégraphiques, et enfin un certificat indiquant que Griesinger avait réussi la seconde phase des examens d'entrée dans la fonction publique en 1933, deux ans après avoir obtenu son doctorat de droit. J'avais sous les yeux tous les papiers les plus précieux de Griesinger, les preuves de son identité et de son existence – des documents sans lesquels quiconque serait perdu, surtout en temps de guerre. En même temps, j'étais déjà frappé de constater à quel point ces paperasses ne levaient au fond qu'un coin de voile sur la personne qui était derrière. J'avais les documents les plus précieux de Griesinger à ma disposition, mais ils me disaient à la fois beaucoup de choses et rien du tout.

La présence allemande sur les Terres tchèques* a duré de 1939 à 1945, une période durant laquelle les nazis, qui avaient le sens de l'euphémisme, donnèrent

* On reprend ici en français, comme l'auteur en anglais, la traduction la plus simple et courante du tchèque «*eské zem*» – les «Terres tchèques» désignant grosso modo le territoire de la République tchèque, lequel a également été appelé au cours de l'histoire *royaume de Bohême*, *Bohême-Moravie* ou encore *Pays de la couronne tchèque*. (N.d.T.)

au pays occupé le nom de *Protectorat de Bohême-Moravie*. Penché sur les documents, je tentai de découvrir, sinon dans quelle administration précise Griesinger était affecté à Prague, du moins un indice susceptible de révéler la nature de son travail. Vu la quantité de tampons de pays et de régions d'Europe centrale que portait l'un des passeports, il était clair que sa vie professionnelle avait supposé de nombreux déplacements. L'un des derniers tampons me frappa : dans le courant de l'été 1944, quelques semaines à peine après le débarquement en Normandie et la libération de Rome par les Alliés, Griesinger était parti en vacances, pendant trois semaines, et avait rendu visite à sa « famille » au Liechtenstein. Ainsi, même à ce stade avancé de la guerre, les hauts fonctionnaires nazis dans son genre continuaient de se voir accorder des congés, partant en séjour dans quelque pays neutre et paisible avant de revenir dans les zones plus dangereuses où ils étaient en poste. Ce voyage de Griesinger était d'autant plus curieux, en outre, que nulle « famille » n'était mentionnée dans aucun autre document de la liasse. Dans ses deux passeports on avait barré au stylo la section « épouse et enfants » – preuve, apparemment, que malgré la politique nataliste des nazis et leur insistance sur la nécessité de créer des familles *Kinderreich* (avec beaucoup d'enfants), Griesinger était célibataire et sans enfant. J'allais apprendre que c'était un mensonge.

À supposer que Griesinger avait lui-même dissimulé ses précieux papiers dans le fauteuil, pour quelle raison avait-il pris une telle décision ? S'il avait eu le sentiment qu'ils risquaient de compromettre son avenir, pourquoi ne les avait-il pas simplement détruits ? Qu'avait-il à cacher ? Et pourquoi n'était-il pas revenu les récupérer

plus tard? J'épluchai plusieurs fois l'un de ses passeports, délivré à Prague en juin 1944 pour une durée d'un an. Je supposai, vu ce qui s'était alors passé dans cette ville pendant plusieurs mois, que le passeport était déjà caché à la date de son expiration. Les documents avaient sans doute été enfermés dans le fauteuil pendant la Libération de mai 1945 – une période où, après six années d'une occupation éprouvante, une partie de la population tchèque avait participé çà et là à des opérations de vengeance meurtrière contre les Allemands, et parfois même contre toute personne qui, par son accent, donnait simplement l'impression d'être allemande. Griesinger avait eu besoin de dissimuler sa véritable identité pour quitter Prague vivant. Mais un docteur en droit et haut fonctionnaire de carrière savait-il manier le fil et l'aiguille? Peut-être avait-il engagé une couturière. Ou peut-être avait-il pu se reposer sur une personne de confiance, laquelle avait si bien cousu les documents dans le fauteuil qu'ils y étaient restés incognito pendant près de soixante-dix ans.

Les papiers de Griesinger ne livraient aucun indice sur ce qu'il était devenu après la guerre. Avait-il été tué pendant la libération de Prague? capturé par les Soviétiques et fait prisonnier? Peut-être même avait-il été jugé. Passé le tumulte de la libération de l'ouest de la Tchécoslovaquie, les tribunaux populaires et les tribunaux locaux avaient jugé plus de 150000 Allemands et collaborateurs tchèques. Cet homme au visage serein et impérieux avait-il vécu ses derniers jours hagard et anxieux, avant de passer devant une de ces cours de justice improvisées où les procès étaient connus pour être expédiés en quelques minutes? De mon bureau florentin, toutefois, je pus confirmer que Griesinger n'avait été

ni jugé, ni formellement exécuté : son nom n'apparaissait sur aucune liste des procès d'après-guerre³. Peut-être, en ce cas, avait-il passé la Libération caché quelque part, ou même réussi à s'échapper de Tchécoslovaquie sous une fausse identité ? S'il avait pu garder la vie sauve, il s'était sans doute vite et bien adapté au monde de l'après-guerre. Et vu sa date de naissance, il avait dû mourir dans les années 1970 ou 1980. Impossible cependant de découvrir la moindre information sur Griesinger après 1945. Il n'existait aucune trace de lui : il n'était cité dans aucun ouvrage sur Prague occupée et il n'apparaissait nulle part dans les ressources en ligne. Son rôle dans le Troisième Reich semblait avoir été parfaitement négligeable.

Cet homme qui n'existait qu'à travers une poignée de documents administratifs m'intriguait. Sa banalité même aiguillonnait mon intérêt. Je résolus de retrouver sa trace. Je voulais savoir si la trajectoire d'un bureaucrate anonyme de son genre pouvait nous révéler quelque chose de nouveau sur les complexités de la vie sous le règne des nazis. Mettre un visage humain sur ce passé trouble nous aiderait-il à dépasser la terminologie manichéenne du Bien contre le Mal si souvent associée au nazisme – ou la démarche, au contraire, confirmerait-elle cette opposition binaire malcommode ?

Mon enquête sur Griesinger a duré cinq ans. Elle m'a emmené à Prague, à Berlin, à Stuttgart, à Zurich, à La Nouvelle-Orléans, et dans diverses villes de province allemandes où il a fait ses études et travaillé. Au fil de ce parcours, j'ai conçu une nouvelle façon de faire mon travail d'historien. La recherche universitaire en histoire

suit en général un chemin balisé. Après s'être sérieusement confronté aux sources secondaires, l'historien échafaude une hypothèse sur son sujet, puis cherche des sources primaires pour la vérifier. D'une certaine façon, mon étude de la vie de Robert Griesinger s'est faite dans le sens inverse: elle a commencé avec les sources primaires. Pour réussir à découvrir comment ses papiers personnels avaient abouti dans le fauteuil, il a d'abord fallu que je reconstitue le contexte historique et social dans lequel cet homme avait évolué.

Après cette plongée de longue haleine dans le passé de Griesinger, le puzzle que j'ai finalement reconstitué est celui de la vie d'un garçon de bonne famille au caractère facile, étudiant en droit puis, au cœur du régime nazi, bureaucrate ordinaire mais ambitieux et toujours en quête de promotion, qui aimait les animaux et adhérerait à l'idéologie raciste du Troisième Reich. J'ai suivi le trajet de sa division d'infanterie à travers l'Europe pendant la guerre, j'ai feuilleté des albums photographiques avec ses filles et j'ai lu le journal intime de sa mère.

Pour les filles de Griesinger, qui sont aussi les enfants du nazisme, leur père était à l'époque – et reste encore aujourd'hui – tout sauf quelqu'un d'ordinaire. Passant autant de temps que je l'ai fait avec Jutta et Barbara, la frontière habituelle entre l'historien et son sujet s'est brouillée. Elles avaient soif des moindres détails que j'étais en mesure de leur livrer pour les aider à se construire une image de ce père qu'elles avaient si peu connu, dont elles se souvenaient si mal. En tant qu'historien juif de la Seconde Guerre mondiale, dont

la propre famille a été profondément marquée par les drames et les atrocités de ce conflit, j'ai ressenti toute l'ambivalence de mon rôle.

Établir les faits, c'était à mes yeux faire œuvre de justice. Je voulais en apprendre davantage sur Griesinger, cette figure en apparence périphérique, afin de découvrir s'il était coupable de quoi que ce soit. Jutta et Barbara devinrent dans mon esprit les représentantes du père qu'elles avaient perdu: elles devaient le racheter, pensais-je en quelque sorte, en livrant leur témoignage et en reconnaissant la force probante des informations que je leur livrais. Confrontées aux questions qui se posaient sur son engagement vis-à-vis de l'administration nazie, il s'avéra qu'elles se rappelaient peu de choses et qu'on leur en avait dit encore moins. Leurs souvenirs les plus précis avaient cette qualité onirique et fragmentaire des évocations de l'enfance: une cuvette de W.-C. miniature, en porcelaine, qui se trouvait sur le bureau de Griesinger; les taches de sang sur sa veste d'été en lin le jour où il porta le chien blessé de la famille chez le vétérinaire; les manteaux verts que les sœurs avaient sur le dos pour fuir Prague avec leur mère à la fin de la guerre. Durant nos entrevues, j'avais constamment dans un coin de la tête des questions accusatrices: Comment auriez-vous pu *ne pas* savoir? Pourquoi le couvrez-vous? Pourtant, alors que j'étais un parfait inconnu et qu'elles avaient perdu leur père depuis de longues décennies, elles se montraient aimables, accueillantes et tout disposées à me parler. Abstraction faite de Griesinger, en tant que personnes, je les appréciais. Un aspect particulier de leur histoire, aussi, faisait étrangement écho à la mienne. Dans nos deux familles, les traumatismes de la guerre avaient été

recouverts par un oppressant silence qui était devenu une habitude au fil des générations. Les secrets avaient une présence bien réelle, presque palpable, même si leur existence n'était jamais admise⁴.

Et ainsi, l'histoire de Griesinger m'a renvoyé de façon troublante au passé de ma propre famille.

Chapitre 2

Un « vrai » nazi

Tout a commencé par le fauteuil. C'était lui, semblait-il, qui saurait m'entrouvrir une porte sur la vie de Griesinger, sur ses goûts, ses habitudes et ses relations, comme ses papiers ne pouvaient le faire. De Florence, j'ai d'abord envoyé une photographie du siège à plusieurs spécialistes dans l'espoir qu'ils m'apportent des éclaircissements sur ses origines. Leurs réponses concordèrent: le fauteuil avait pour inspirateur Michael Thonet, un ébéniste d'origine allemande qui avait inventé une technique de courbage du bois dans les années 1840. Plusieurs modèles de fauteuils de Thonet en bois cintré à la vapeur étaient très appréciés de la clientèle conservatrice des années 1930 et 1940. Dans les années 1960, cependant, ils étaient résolument passés de mode¹.

Quelques mois après ma première conversation avec Jana, la propriétaire du fauteuil, je me rendis à Prague avec l'espoir de découvrir où il avait été fabriqué – et aussi, bien sûr, tout ce qu'il me serait possible de trouver au sujet de l'homme qui l'avait acheté. Celui-ci pouvait avoir apporté le fauteuil avec lui d'Allemagne, mais il l'avait peut-être acheté à Prague après s'y être

installé. Il n'était pas exclu non plus que le siège ait été confisqué au domicile d'une famille juive. Ou même n'importe où en Europe de l'Ouest, avant d'être envoyé dans l'Est pour combler les pénuries de mobilier auxquelles étaient confrontés les employés du Reich, et leurs familles, affectés dans les territoires récemment conquis².

À la bibliothèque du Musée des arts décoratifs de Prague, j'épluchai des centaines de magazines d'architecture et de décoration intérieure de la Tchécoslovaquie des années 1930, dont chacun présentait à ses lecteurs les dernières commodités de la vie moderne. Dans plusieurs représentations de salons et de living-rooms, je trouvai des fauteuils très semblables à celui de Jana. Un modèle à peu près identique apparaissait dans les collections du designer juif Emil Gerstel, dont l'entreprise de meubles, basée à Prague, fut saisie par les Allemands en 1940. Les créations de Gerstel étaient coûteuses. Sa société s'était spécialisée dans un mobilier de style historiciste correspondant au goût de ses riches clients. Qui souhaitait acquérir un meuble Gerstel devait se rendre à la boutique du designer, au cœur du quartier historique de la Nouvelle Ville, sur la trépidante place Senovážné bordée de hauts immeubles néo-Renaissance aux façades symétriques et aux toits incurvés. Pour qui n'avait pas les moyens ou le temps d'acheter un original, néanmoins, il existait une solution toute trouvée : les fauteuils néo-rococo de Gerstel étant faciles à copier, toutes sortes d'imitations en inondaient le marché pragois³.

Un jour pluvieux de mai, je pris la direction de la Vieille Ville et commençai une ronde d'investigation équipé de plusieurs photographies du fauteuil.

La plupart des archives de Gerstel ont été détruites pendant la guerre ; celles qui avaient survécu ont été perdues ensuite lors de la nationalisation des entreprises privées par le nouveau régime⁴. Je visitai une douzaine de salles d'exposition et d'ateliers⁵. Les fabricants et les vendeurs de meubles que j'interrogeai étaient partagés quant à savoir si le fauteuil était un Gerstel original ou une imitation. « Toutes les usines de Prague débitaient des centaines de sièges semblables à celui-ci », me dit une antiquaire sur le pas de sa boutique après avoir regardé mes photos.

Il est plus facile d'acheter un Gerstel original aujourd'hui que lorsque Griesinger arriva à Prague en 1943. Les antiquaires de la ville, à vrai dire, regorgent de meubles Gerstel qui ne sont donc ni rares ni particulièrement précieux. Un restaurateur m'a expliqué que le style Gerstel était tout simplement considéré comme vieillot, sinon ringard. Chez un antiquaire je tombai sur deux fauteuils tout à fait identiques à celui de Griesinger, mis en vente – la paire – à 4500 couronnes, soit un peu moins de 180 euros. Je palpai d'une main l'assise de l'un d'eux pour voir si elle semblait contenir autre chose qu'un simple rembourrage. Un étrange réflexe. Tendant à l'antiquaire, Karel, une photo du fauteuil de Griesinger, je lui expliquai que des documents de la période nazie, tamponnés de croix gammées, y avaient récemment été découverts. Je pris soin de parler lentement et de marquer une pause pour souligner mon effet quand je dis « période nazie ». Karel jeta un œil sur la photographie, puis, après avoir tiré sur sa cigarette, me la rendit avec un haussement d'épaules. Cette réaction, je l'avais déjà souvent observée. Contrairement au

tapissier d'Amsterdam, aucun de mes interlocuteurs pragois ne semblait vraiment surpris que le fauteuil ait servi de cachette. « Faut comprendre, c'était la Tchécoslovaquie communiste ! m'a expliqué l'un d'eux. Les gens avaient de bonnes raisons de planquer des choses. Tous les jours je trouve des objets mis en sécurité, comme ça, dans des meubles. » Et ces objets, quand il ne s'agit pas de billets de banque, les antiquaires et les restaurateurs à qui j'ai parlé les mettent en général à la poubelle. Un tapissier m'a raconté qu'il découvrait des lettres et des papiers d'identité de l'époque communiste dans au moins un canapé ou fauteuil sur dix qu'il retapait. Il a également précisé qu'il ne lisait jamais ces documents. Une myriade de pistes d'investigation historique potentielles, semble-t-il, sont ainsi effacées de la surface de la Terre. Ce que des milliers de gens ont espéré, à l'époque, cacher pour un temps seulement aux yeux du régime, Karel et d'autres de ses collègues le font disparaître à jamais.

De 1948 à la chute du communisme, les Tchécoslovaques ont vécu sous la surveillance constante d'un État totalitaire. Le service de renseignement du pays, le StB (Státní Bezpečnost), observait avec beaucoup de zèle le comportement de la population. En plus de son personnel régulier de 15 à 17 000 employés, l'organisation comptait dans ses fichiers, en 1989, quelque 30 000 informateurs chargés de dénoncer toute personne susceptible d'être soupçonnée d'ourdir contre le régime. Dans cette ambiance d'écoutes téléphoniques et d'angoisse collective, il n'est guère étonnant que de nombreux citoyens ordinaires aient préféré cacher tout ce qui pouvait risquer d'incriminer leurs familles ou eux-mêmes⁶.

Pendant ce séjour à Prague, je me rendis aussi dans des archives pour commencer à chercher des traces de la présence de Griesinger dans cette ville. Après avoir passé toute une journée à scanner sans fin des micro-films aux Archives nationales tchèques, je finis par tomber sur un document au nom de Griesinger dans un dossier de police. Pendant la guerre, chaque nouvel arrivant à Prague devait s'enregistrer auprès des autorités locales. Selon le formulaire rempli par Griesinger, il arrivait de Stuttgart, il s'était installé à Prague au début du mois de mars 1943, il était protestant et ses parents se prénommaient Adolf et Wally. Ce dossier me réservait aussi une grosse surprise : les documents qu'il avait cachés dans le fauteuil omettaient une donnée très importante. En 1944, selon ses passeports, l'homme était célibataire et sans enfant. Or, ce n'était pas vrai. Griesinger était marié. Sur le formulaire de la police, il confirmait de sa propre écriture brouillonne qu'il avait épousé une femme nommée Gisela Nottebohm⁷. Qui avait-il cherché à tromper en écartant cette information des documents cachés dans le fauteuil ? Quelles qu'aient été ses raisons, ses efforts pour induire ses contemporains en erreur avaient en tout cas de nouveau prouvé leur efficacité soixante-dix ans plus tard : il m'avait bien berné.

Insatisfait de n'avoir découvert que cet unique formulaire, j'allai dès le lendemain aux Archives des Services de sécurité, qui, m'avait-on dit, possédaient des dossiers sur les Allemands ayant résidé à Prague pendant l'occupation nazie des Terres tchèques. J'espérais y dénicher le nom de Griesinger dans quelque document, par exemple le témoignage d'un ancien cadre du Reich, qui m'aiderait à commencer à comprendre